

RULMAN MERSWIN

ŒUVRES

Présentées par
August JUNDT

INSULA VIRIDIS

DAS GRÜNE EILAND

THE GREEN ISLAND

L'ÎLE VERTE

LES CAHIERS DE L'ILE VERTE
2007

RULMAN MERSWIN

Œuvres présentées par August Jundt

HISTOIRE DE MA CONVERSION¹

En 1347, vers la fin de l'été, il renonce au négoce pour se vouer entièrement à Dieu ; cette résolution devient définitive en novembre, aux approches de la Saint-Martin. Un soir qu'il se promène en priant dans son jardin, l'image du crucifié se présente à son esprit. Qu'a-t-il fait lui-même jusqu'à ce jour pour répondre à l'amour de son Dieu ? Il a dépensé sa vie dans les affaires de ce monde trompeur, sans autre régie que sa volonté propre. Alors une haine violente du monde et de sa libre volonté s'empare de lui ; levant les yeux au ciel, il demande pardon pour le passé et s'engage solennellement à renoncer désormais à sa volonté personnelle pour se mettre tout entier, sa personne et ses biens, au service de Dieu. La réponse d'en haut ne se fait pas attendre : une lumière radieuse l'enveloppe, une voix divine d'une douceur exquise retentit à ses oreilles ; il se sent enlevé de terre et transporté à plusieurs reprises tout autour de son jardin. Revenu à lui, il est pris d'une crise de larmes « d'une suavité infinie » ; son cœur déborde de reconnaissance pour la grâce merveilleuse dont Dieu a si

¹ *Beiträge zu den theologischen Wissenschaften*, V, Iena, 1864.

promptement récompensé « le commencement de sa pauvre créature pécheresse ». Dans le « transport de l'amour divin » qui l'entraîne, il se prend à haïr son corps et s'inflige de si dures macérations qu'il tombe malade ; il suspend quelque temps ses exercices sur l'ordre de son confesseur, Jean Tauler, puis il les reprend. Voilà comment il entre dans la vie mystique. – Suit une période de joies délirantes, alternant avec les plus cruelles souffrances physiques et morales ; ses impressions sont d'une mobilité extrême. Le diable évoque en lui le souvenir de tous ses péchés, même les plus oubliés, et le jette dans le désespoir ; alors il se déchire le corps à coups de fouet ; il veut s'enfuir dans un bois ou mourir de la mort des lépreux. Ou bien le démon l'accable de douloureuses épreuves ; les accès d'incrédulité, les tentations charnelles « me rendirent si malade que je craignis à plusieurs reprises de perdre la raison ». Il a beau lutter contre les images « impures et horribles » qui l'assaillent, elles s'imposent à son esprit comme une obsession insurmontable. De guerre lasse il se résigne à les endurer avec une soumission parfaite à la volonté divine. Ces crises douloureuses ont leur retentissement dans sa nature physique : un jour, la moitié inférieure de son corps enfle et se refuse à tout mouvement. Déjà il se prépare à la mort, quand une voix céleste lui ordonne de se lever. Souffrances physiques, angoisses morales, tout a disparu ; il se rend à la cathédrale, remercier la Vierge de sa guérison. Dieu se montre ainsi tour à tour d'une « dureté » et d'une « douceur » extrêmes envers lui ; à chaque douloureux accès succède la jouissance des « grâces surnaturelles ». L'extase le prend également lorsqu'il reçoit l'eucharistie. Dans ces heures d'exaltation il se sent l'intelligence éclairée d'une lumière nouvelle ; il sait quelle direction donner à sa vie, il comprend que c'est pour son bien qu'il endure tant d'épreuves, « Dieu permettant au diable de purifier dès ici-bas ceux auprès de qui il veut demeurer et qu'il voit décidés à le suivre sur le chemin de la souffrance ». Mais telle est alors sa faiblesse qu'à chaque saignée qu'on lui pratique, selon son habitude, il s'évanouit à la vue de son sang qui lui rappelle le supplice du Christ, et ne peut être ranimé qu'à grand-peine. – Cette alternance de joies et de douleurs, ce « jeu d'amour du Seigneur avec sa pauvre créature pécheresse » dure un an. Puis le côté sombre de sa vie intérieure prend le dessus, les extases cessent, il entre à l'« école de l'amour souffrant ». La maladie

physique, l'angoisse spirituelle ne le quittent plus ; à tout moment il se croit près de mourir. Les accès d'incrédulité reparaissent et le torturent une année entière. Comment trois personnes formeraient-elles un seul Dieu, lui insinue le diable, et dans son désespoir il se croit destiné à devenir un « éternel tison de l'enfer ». Cependant, quel que soit le sort qui l'attend, il persévère résolument dans l'amour de son Dieu. Enfin un ravissement, le seul qu'il ait dans cette seconde période, termine son martyre : le 15 août (1350), pendant le prêche, il voit les trois personnes divines sculptées dans un même bloc de pierre et une voix lui explique que la pluralité des personnes ne détruit pas l'unité de la substance. Alors ses doutes s'évanouissent pour toujours. Plus lentes à disparaître sont les tentations charnelles, qui reviennent elles aussi plus diaboliques que jamais ; elles ne cessent qu'au bout de deux ans. Si grande est alors sa faiblesse qu'il ne peut plus s'imposer aucun exercice rigoureux et que son entourage l'empêche de faire le pèlerinage de Rome en 1350, lors du jubilé. Aussi son état l'effraie ; il craint de ne plus pouvoir « marcher assez sur les traces de Jésus-Christ », et il cherche à reprendre des forces pour redevenir capable de souffrir. – Sa santé s'améliore, la vigueur lui revient, et alors s'opère en lui un nouveau changement, la réaction contre la dépression physique et morale de la période précédente. Le souvenir des épreuves endurées s'évanouit comme un songe ; les « joies surnaturelles et ineffables », les visions radieuses reviennent plus fréquentes encore que par le passé ; elles se succèdent d'ordinaire à une ou deux semaines d'intervalle. Rien de terrestre ne peut plus le satisfaire ; seul le « fiancé de son âme », le « bien-aimé de son cœur » le « console » par sa présence. L'extase bienheureuse prend-elle fin, aussitôt il en désire le retour, mais ce vœu est à peine formulé que, pris de scrupule, il se le reproche : de quel droit veut-il vivre dans une « fête » perpétuelle, lui « qui n'est pas digne que la terre le porte », alors que Jésus « n'a pas eu ici-bas un seul jour de bonheur » ? Et dans son humilité et son absolu renoncement à lui-même, il se met à louer Dieu autant de la privation que de la jouissance de ses grâces ; il lui redemande la souffrance pour lui témoigner son amour, et souhaite de sacrifier sa vie à sa gloire comme martyr chez les païens. Sa prière est exaucée, mais autrement qu'il le pense ; la dernière année de sa conversion ne se passe pas elle aussi sans douloureuses luttes intérieures. Une

simple phrase, d'un laconisme expressif, nous l'apprend : « Dieu me contraignit d'écrire des livres pour le salut de mon prochain ; malgré mes résistances, je fus *obligé* de le faire. »² – Ces livres nous sont parvenus ; leur contenu et les circonstances dans lesquelles ils ont été composés compléteront le récit de la conversion de Merswin.

LE LIVRE DES BANNIÈRES

Deux bannières sont opposées l'une à l'autre ici-bas, celle de Lucifer et celle de Christ. Grand est le nombre de ceux qui se rangent sous la première. Ils disent dans leur orgueil que, parvenus à la liberté du Saint-Esprit, ils n'ont plus à se mortifier à l'exemple de Christ ni à se régler sur « l'encre et le parchemin » de l'Écriture. N'est-ce point là parier contre le Saint-Esprit dont l'Écriture est l'œuvre ? Celle-ci ne montre-t-elle pas Christ souffrant jusqu'à son dernier soupir et saint Paul portant jusqu'à la fin une écharde dans la chair ? « O vous tous, chrétiens au cœur simple et bon, fuyez, fuyez les lumières trompeuses qui luisent sous la bannière de Lucifer ; ne parlez

² « De toutes les œuvres merveilleuses que Dieu avait accomplies en moi, je ne pus dire un seul mot à personne jusqu'au temps où il plût à Dieu de révéler à un homme de l'Oberland de se rendre chez moi. Quand il fut venu, Dieu me donna le pouvoir de lui parler de toutes choses. Cet homme était inconnu au monde. Il devint mon intime ami ; je me soumis à lui sans réserve, en place de Dieu, et je lui racontai tous les secrets de ces quatre années, comme Dieu me les inspirait. Alors il dit : « Cher et intime ami, prends ce livre ; tu y trouveras le récit des cinq années de ma conversion ; donne-moi par écrit celui des quatre années de la tienne. – « Il me serait bien pénible que l'on découvrit mon secret. » – « Je t'ai donné mon histoire ; aussi peu tu révéleras mon nom, aussi peu je dirai le tien. J'emporterai ton livre bien loin en amont d'ici dans ma patrie, où tu es aussi inconnu que je le suis à Strasbourg. A l'œuvre donc ! Tu feras deux exemplaires de ton histoire ; l'un je l'emporterai, l'autre tu le garderas scellé de ton sceau et tu prendras soin qu'on ne le trouve de ton vivant. » – « Il m'est pénible de penser qu'on découvrira mon secret avant ou après ma mort ; je ne veux à aucun prix qu'on m'attribue l'honneur de ce qui est l'œuvre de Dieu et non la mienne. » Comme il vit que je résistais, il me commanda d'écrire au nom de l'obéissance que je lui avais promise, et je fus obligé de me soumettre. Il savait bien que mon refus venait de mon humilité. »

pas à ces gens à la langue astucieuse, car avant de vous en douter vous seriez renversés. Fuyez sous la bannière de Christ auprès de Jésus-Christ crucifié, avec une pleine et entière confiance en lui et la ferme résolution de ne plus le quitter ; c'est le seul conseil sûr que je puisse vous donner dans les temps graves où nous sommes. » – Bien dangereuse, hélas, est la situation des « commençants » quand ils ont reçu les premières grâces d'en haut. Dieu leur enlève-t-il les visions, les extases, les lumières de l'intelligence qu'il leur a données, ils s'en effrayent, au lieu de s'en réjouir comme d'une faveur nouvelle. Leur conserve-t-il ces dons, ils en exultent et Lucifer s'insinue dans leur faible cœur pour leur persuader qu'ils ont déjà atteint le but, qu'ils n'ont plus à souffrir à l'imitation de Christ, que leur nature délicate exige des ménagements ; et il les attire ainsi sous sa bannière. Dieu cependant ne les abandonne pas ; il leur envoie un de ses « amis » qui les interroge sur l'état de leur âme et leur rappelle les enseignements de l'Écriture. S'ils reconnaissent leur erreur, s'ils se soumettent sans réserve à Dieu et à ses amis, Christ les conduit vers l'éternelle fontaine de vie dont une seule gouttelette remplit l'âme d'une félicité ineffable. Mais qu'ils sont rares ceux qu'il peut convier à ce breuvage sublime ! « Gémissiez avec moi, ô cœurs pieux, sur l'ivraie de l'iniquité et de la corruption qui a levé dans l'Église ; considérons la misère et la détresse de l'heure présente et supplions le crucifié d'avoir pitié de la pauvre chrétienté, car les temps sont graves ! » – Que chacun s'examine avec soin. Jamais la vigilance, la fuite devant la tentation à l'exemple des anciens ermites n'ont été plus nécessaires. La société chrétienne est malade ; les colonnes de l'Église sont brisées presque toutes ; bien petit est le nombre des vrais imitateurs de Christ qui la soutiennent encore. Ces « amis de Dieu » qui ont bu à la fontaine céleste sont difficiles à reconnaître ; ils sont simples dans leur vie, sobres en paroles, obéissants à l'Église, compatissants aux misères d'autrui. Leurs « yeux intérieurs » sont grands ouverts et d'une pénétration merveilleuse ; ils voient autour d'eux leurs semblables vivre dans le péché et ils en gémissent : eux aussi n'ont pas cessé de souffrir ici bas. Que chacun avertisse son prochain de la gravité des temps. Les prophéties vont s'accomplir, l'heure de la lutte est proche ! - Et Rulman termine par cette prière : « Souviens-toi, lecteur, du pauvre homme par qui Dieu a écrit ce discours d'avertissement.

Sache que cet homme a été contraint de l'écrire. D'abord il s'y est refusé, suppliant Dieu d'en charger quelqu'un de plus digne ; mais il lui fut dit : « Réponds : n'es-tu pas un méchant avorton ? Quel droit t'arroges-tu sur l'œuvre de Dieu ? Sois l'humble instrument par lequel Dieu veut agir ; il te l'ordonne ! » – « Hélas, Seigneur, je ne suis pas digne d'être la poussière de tes pieds ; je t'obéirai jusqu'à la mort, puisque tu l'exiges. Fais seulement, je t'en conjure, que nul ne découvre jamais que tu as écrit ce livre par moi ! »

LE LIVRE DES NEUF ROCHES³

Il débute par une confession. Un jour, pendant l'Avent, un homme fut averti de grand matin par une voix céleste de se rendre immédiatement dans son oratoire pour se recueillir. Là, des images horribles l'assaillent ; en vain il s'efforce de les chasser : plus il leur résiste, plus elles se multiplient. « Bien-aimé de mon cœur, s'écrie-t-il angoissé, pourquoi ces images ? – Ne t'y oppose plus ; il faut que tu les endures complètement, sinon elles te poursuivront jusqu'à la mort. » L'homme se soumet et toute la série des images passe devant son esprit, le temps de dire un Ave Maria. « Ne t'effraie pas, reprend la voix ; il faut que tu en voies d'autres plus surprenantes encore. Obéis ; ouvre tes yeux intérieurs et regarde ! » Et l'homme voit toutes les étranges merveilles racontées dans le livre. « Bien-aimé de mon cœur, es-tu donc à ce point irrité contre la chrétienté ? Quelle compassion immense elle m'inspire ! Aie pitié d'elle ! Mais qui suis-je, créature indigne, pour t'oser implorer ainsi ? – Ton humilité est louable. Sache donc que ces révélations t'ont été données, non pour toi, mais pour la chrétienté. Écris-les dans un livre, pour lui servir d'avertissement. » Alors la vraie lutte entre l'homme et la voix commence. « A quoi bon un nouveau livre ? La chrétienté n'en a-t-elle pas assez ? Y fait-elle seulement attention ? – Dis-moi, est-ce là ton amour ? Dieu souffrirait bien la mort une seconde fois, s'il pouvait sauver par là un seul homme de plus, et toi, tu n'écrirais pas ce livre, même au prix de souffrances mortelles, si tu savais qu'un homme seulement en serait amélioré ? – Ô bien-aimé de mon cœur, je

³ C. Schmidt, *Das Buch von den neun Felsen*, Leipzig, 1859.

t'en supplie, dispense-moi de l'écrire ! – Pourquoi cette résistance ? – Je me sens indigne de le faire. Et puis, comme simple laïque, je n'en ai pas le droit ; qu'un de tes docteurs s'en charge ! Je crois aussi qu'on le rejettera, sous prétexte qu'il est difficile de prouver ce qu'il dit par l'Écriture. Enfin, je crains que les démons ne m'inspirent des pensées d'orgueil, comme s'il était mon œuvre. Mais surtout je sais quelle pauvre, misérable et indigne créature je suis, et l'idée d'entreprendre une œuvre aussi sublime me remplit de frayeur. La voix céleste réfute ces objections : « Es-tu donc le premier laïque illettré en qui Dieu ait répandu les trésors de sa grâce ? Bien d'autres avant toi en ont été honorés ; ne t'étonne pas de ce qui t'arrive. Tu crains que la chrétienté ne rejette ton livre ; laisse ce souci à Dieu. Elle reconnaîtra qu'il est la pure vérité, et cela sans recourir même au témoignage d'autres livres : son propre cœur le lui dira. Tous les livres de la terre seraient brûlée qu'elle le reconnaîtrait encore. Pourquoi Dieu n'agirait-il et n'écrirait-il plus aujourd'hui par ses amis comme autrefois, à l'époque de l'Ancien et du Nouveau Testament ? Se serait-il affaibli depuis mille ans ? A l'œuvre donc, car apprends que jamais depuis des siècles la chrétienté ne s'est trouvée dans une situation aussi périlleuse et n'a eu plus besoin d'être avertie. Tu crains la tentation de l'orgueil ; crains plutôt de recevoir de Dieu nue croix plus lourde encore, si tu fuis celle qu'il veut t'imposer. Donne à Dieu seul toute la gloire de ce livre, car elle lui appartient ; ne t'en attribue aucune part, pauvre et misérable vermisseau que tu es, et considère-toi comme le vil instrument par lequel il plaît à Dieu d'agir. Lui refuserais-tu l'obéissance ? » L'homme s'écria, le regard suppliant et voilé de larmes : « Bien-aimé de mon cœur, je me suis abandonné à toi sans réserve ; fais de moi ce que tu veux, ici-bas et dans l'éternité. Seulement, ne t'irrite pas de ma prière : dispense-moi d'écrire ce livre ! Je ne le ferai que si tu m'y forces. – Si ta désobéissance ne venait de ton humilité, il y a longtemps que tu serais au fond de l'enfer. Il faut te faire violence ? Soit : aujourd'hui même tu commenceras à écrire ! » Alors la résistance de l'homme est brisée. Huit fois de suite il a protesté de son indignité, et toujours la voix céleste a renouvelé son ordre. Il cède donc, et sa dernière prière est : « Que du moins aucune créature terrestre ne découvre jamais par qui tu as écrit ce livre ? » La lutte avait duré onze semaines. Dans l'intervalle les images effrayantes étaient souvent

revenues ; le spectacle des vices de la chrétienté avait jeté l'homme dans les plus douloureuses angoisses ; des « maladies mystérieuses dont il n'est guère possible de parler » l'avaient assailli et il s'était cru près de mourir, Dans le même temps aussi il avait obtenu de son divin ami tant de grâces merveilleuses et échangé avec lui tant de paroles d'amour qu'elles trouveraient à peine place dans un gros livre. Ces discours intimes il hésite à les reproduire, mais la voix l'y autorise : « Celui qui a renoncé complètement à lui-même peut bien tenir à Dieu dès ici-bas le langage qu'il lui tiendra dans l'éternité. Demande-moi, ajoute-t-elle, ce que tu ne comprendras pas dans ce que tu écriras ; je te l'expliquerai. » Le dialogue entre l'homme et la voix reprend en effet et se prolonge jusqu'à la fin du livre, à peine interrompu par quelques passages purement descriptifs. Le carême était venu quand l'homme se mit enfin à l'œuvre.

Suit le récit des visions. De hautes montagnes apparaissent, portant à leur sommet des lacs dont l'eau se précipite en cascades dans la vallée et va se perdre au loin dans la mer. Une foule de poissons sortent de ces lacs, descendent les pentes abruptes, suivent la vallée, traversent la mer, puis, rebroussant chemin, remontent le courant pour rentrer dans leur lieu d'origine. Les dangers du voyage sont si grands, les filets tendus sur les deux rives si nombreux et les poissons si imprudents, qu'à peine un sur mille revient au pied de la montagne ; d'autres périssent encore dans leur ascension, brisés sur les rochers ; bien peu parviennent jusqu'aux lacs, et ils paraissent exténués de fatigue et de maladie : mais là leur couleur change et un nom nouveau leur est donné. « Ce que Dieu t'a fait voir, dit la voix, est une image du triste et périlleux état de la chrétienté. – Puissé-je lui mériter ta compassion par une mort ignominieuse ! – A quoi servirait ta mort ? Ne vois-tu pas que celle de Dieu même n'est plus guère efficace ? – Je crois cependant, mon bien-aimé, que ta mort sauve encore bien des hommes. – Beaucoup moins qu'on ne le pense. – Hélas, la chrétienté ignore sans doute combien ses mœurs sont coupables, sans quoi elle s'amenderait. – Vaine excuse. Tout chrétien adulte est tenu de connaître et de suivre les lois de Dieu. – Tes paroles me remplissent d'effroi. » La voix impose silence à l'homme et lui annonce de nouvelles visions. Cette

chrétienté qu'il défend passera tout entière devant lui ; il verra de ses yeux à quel point elle est déchue ; il le verra, malgré ses supplications, parce qu'il le faut, bien que l'idée seule d'un spectacle aussi douloureux le fasse tomber en défaillance.

La scène représente une haute montagne dont la cime se perd dans les cieux ; neuf assises de rochers s'étagent sur ses flancs. Une multitude de figurines lumineuses tombe du faite dans la vallée où elles s'éteignent et noircissent : ce sont les âmes nouvellement créées qui viennent subir la contagion du péché dans le sein maternel. Puis la vision s'arrête un moment et laisse se dérouler devant l'esprit de l'homme les manifestations du péché originel à son époque. « Ouvre tes yeux intérieurs et regarde comment vivent les hommes d'à présent », dit la voix, et elle évoque devant son tribunal les chrétiens de toute catégorie, laïques et ecclésiastiques, depuis les papes et les rois jusqu'aux prêtres et aux paysans. Interprète austère de la loi morale, c'est elle qui prononce le réquisitoire, dévoilant avec une sévérité inflexible l'avidité et la vénalité des uns, l'impureté des autres ; la négligence et l'égoïsme de tous ; à la corruption du temps présent elle oppose le passé de l'Église, qui lui apparaît comme un âge d'or de piété et de renoncement. L'homme, plus indulgent, plaide les circonstances atténuantes ; il invoque en faveur des accusés leur ignorance ; l'influence des mœurs établies, la faiblesse de la nature humaine ; il insinue que leurs intentions pourraient bien être moins blâmables et les chrétiens sincères moins rares ici-bas que son interlocutrice l'assure : parfois il réussit à lui faire accepter son jugement plus modéré, le plus souvent il est vaincu, réduit au silence par elle, et ne peut plus que recommander les coupables à la clémence divine. Cette dernière ressource va même lui manquer ; car si la chrétienté ne s'amende pas, continue la voix, le Père fera taire sa miséricorde et les supplications de ses amis, et laissera libre cours à sa justice. Sur cette effrayante prophétie qui devient aussitôt sensible aux yeux de l'homme, la vision reprend son cours. – La montagne reparaît avec ses neuf degrés de rochers ; devant elle s'étend la plaine du monde : un immense filet la recouvre. L'homme, suivant l'horizon du regard, aperçoit derrière la montagne, tout à l'extrémité de la terre, une figure horrible, dressée jusqu'aux nues : c'est Lucifer. Autour de son corps s'enroule la chaîne qui retient le filet ; qu'il l'attire à lui, et

l'humanité entière tombe dans l'abîme. Seule la présence des rares amis de Dieu en ce monde arrête encore sa main. Tout est mouvement sur le flanc de la montagne. Les neuf terrasses ont leurs habitants, dont le nombre diminue mais dont l'aspect se transfigure, à mesure qu'on s'élève. Les uns montent d'une roche à l'autre ; les autres redescendent d'un ou de plusieurs degrés. Il en est qui retombent jusque sous le filet, entraînant avec eux leurs trop complaisants amis, leurs parents et leur confesseur. Ailleurs des êtres humains au teint cadavéreux sortent en rampant du filet et, reprenant les couleurs de la vie, s'avancent vers la première roche ; ils franchissent parfois plusieurs degrés d'un seul élan. Ceux que le repentir saisit sous le filet, dit la voix, échappent au pouvoir de Lucifer : ils remontent vers le ciel par la mortification progressive de leur corps, par le renoncement à toute volonté propre, en particulier par la soumission absolue à un ami de Dieu expérimenté auquel ils obéissent « en place de Dieu » ; ainsi leur âme, redevenue aussi pure qu'elle l'était lors de sa création, peut rentrer dans son « origine ». Accompagné de son Mentor invisible, l'homme, nouveau Dante, gravit la montagne de la purification ; il s'arrête avec lui sur chacune des terrasses et reçoit ses enseignements sur les hommes qu'il rencontre. Parvenu au sommet, il le trouve presque désert. Trois hommes seulement l'habitent : ce sont là les vrais amis de Dieu, soutiens de la chrétienté et pour l'amour de qui Dieu laisse subsister le monde⁴. Extérieurement ils paraissent exténués de fatigue et de maladie, intérieurement ils resplendissent comme des anges. Leur sang impur, dit la voix, s'est consumé dans leur pénible ascension et un sang nouveau leur a été donné ; morts au monde ils n'éprouvent plus aucun désir personnel, ne demandent à Dieu ni jouissance ni intelligence, acceptent avec gratitude tout ce qu'il leur envoie et dans leur humilité s'effraient plus de ses faveurs que de ses disgrâces. Ils ont subi toutes les tentations des démons et les subiront encore avec joie s'il plaît à Dieu de les leur rendre. Tout ce que Dieu leur fait les trouve dans un « désintéressement » complet. Toute crainte des démons et de l'enfer, toute crainte d'être exclus du ciel est abolie en eux ; leur

⁴ L'idée de l'Église invisible des amis de Dieu, seule véritable, s'associe dans la pensée de Merswin au respect absolu de l'Église visible et de sa hiérarchie.

seul désir est de glorifier Dieu, leur seule crainte, de ne pas porter parfaitement la croix de Christ. Et cependant eux aussi peuvent encore retomber sous le filet ; nul n'est affranchi du péché avant sa mort. Inconnus au monde, ils connaissent le monde à fond ; mais ils s'ignorent eux-mêmes : ils ne savent pas qu'ils sont placés si haut, devant la porte de l'« origine ». Cette porte s'ouvre pour eux, tantôt dès cette vie, après une attente plus ou moins longue, tantôt seulement après la mort, selon la sagesse insondable de Dieu. Elle s'est ouverte pour saint Paul avant même qu'il fût parvenu sur la neuvième roche, mais pour prix du regard qu'il a jeté dans les félicités du ciel il a dû porter une écharde dans la chair et souffrir une mort douloureuse. « Laisse-moi demeurer ici, comme le serviteur indigne de tes nobles amis ! » s'écrie l'homme, et la voix lui apprend que son humilité parfaite a touché Dieu, que sa prière est exaucée : il prendra place sur la neuvième roche, et même il sera admis sur-le-champ à regarder dans l'« origine », ce que les trois hommes n'ont pas encore fait. En vain il se défend de cet honneur suprême ; la voix triomphe de sa résistance. « Obéis et regarde, car il faut que tu écrives tout ce que la langue humaine peut exprimer ; mais tu paieras cette joie par de grandes souffrances avant ta mort. » La vision de l'infini ne dure qu'un instant ; revenu à lui, il se sent inondé de lumière et de félicité : « Où ai-je été ? – A l'école sublime du Saint-Esprit. Elle était toute jonchée des pages éblouissantes de la sagesse divine ; ton âme s'y est plongée avec délices et le divin maître d'école l'a remplie d'un amour exubérant dont ta nature physique même a été transfigurée. » Ceux qui ont regardé dans l'origine, continue la voix, ont perdu leur nom terrestre ; unis à Dieu ils sont devenus Dieu par grâce, comme Dieu est Dieu par nature. Ils sont assurés de la vie éternelle. Avec Marie ils ont reçu la meilleure part qui ne leur sera plus ôtée ; comment Dieu livrerait-il aux démons ceux qui sont à lui ? Ils sont les élus de Dieu. Tous les hommes sont appelés vers l'origine ; bien peu font violence à leur volonté propre pour s'y rendre. La compassion pour la chrétienté est la croix qu'ils portent jusqu'à leur mort. Leur plus grande souffrance est de voir de leurs yeux « éclairés d'en haut et grands ouverts » les voies dangereuses où cheminent les hommes, les entraves diverses qui les retiennent loin de l'origine. Le Saint-Esprit est leur conseiller. Autrefois la chrétienté recevait du Seigneur, sur sa prière, de pareils hommes

pour chefs ; aujourd'hui elle les méprise, les raille et les dénigre. Si la chrétienté entière était confiée à l'un d'eux, il saurait la diriger, car le Saint-Esprit le guiderait mystérieusement en toutes choses. « Hélas, mon bien-aimé, comment la chrétienté consulterait-elle les vrais amis de Dieu, puisqu'ils lui sont inconnus ? – Ils lui sont inconnus, parce qu'elle ne mérite pas de les connaître ; Dieu sait bien qu'elle ne leur obéirait pas, qu'elle leur préfère les pharisiens à la vie facile et à la langue astucieuse. Et cependant elle aurait tant besoin d'eux ! Si elle les cherchait d'un cœur sincère, Dieu les lui ferait trouver en abondance ; il créerait des hommes nouveaux pour lui venir en aide, comme autrefois il a envoyé les apôtres aux douze extrémités du monde. Si à défaut de la chrétienté entière, un seigneur ou la bourgeoisie d'une ville entreprenait en particulier cette recherche, Dieu récompenserait ses efforts ; son territoire, soumis aux saints enseignements d'un pareil docteur, serait préservé de tout mal dans le cas où de nouveaux fléaux frapperaient la terre. Que les grandes villes se mettent donc à l'œuvre ; qu'elles s'assurent la protection divine avant que n'éclate la colère du Seigneur. – L'annonce de la dignité religieuse, la plus haute en ce monde, à laquelle il est parvenu, ne fait pas déchoir l'homme de l'humilité : « Il est étrange, mon bien-aimé, que tu accomplisses de si ineffables merveilles en moi, pauvre créature indigne et inexpérimentée. Par moi-même je ne suis que maladie et souillure ; tout ce que j'ai et aurai jamais est à toi et non à moi : fais donc de ce qui t'appartient ce que tu veux, ici-bas et dans l'éternité ! » – A ce moment un spectacle nouveau attire ses regards vers le bas de la montagne. Un homme d'aspect sinistre, vrai démon à face humaine, apparaît sous le filet. Autrefois il habitait la neuvième roche, dit la voix ; il en est déchu par l'orgueil, péché de Lucifer, et à présent il répand son impiété dans le monde. C'est l'Apôtre de la fausse liberté spirituelle. Est-il du moins seul, demande l'homme, à mettre ainsi la chrétienté en péril ? Non, hélas ; de toutes parts surgissent des êtres semblables à lui : le monde est peuplé de ses adhérents. Mais voici qu'apparaît un autre personnage, au visage resplendissant comme celui d'un ange. Lui aussi a demeuré sur la neuvième roche et il a même regardé dans l'origine ; mais il est descendu librement sous le filet, par amour de ses frères captifs. « Son regard intérieur porte au loin ; il voit les dangers que court la chrétienté sous le filet ; il sait

combien sévère, combien différent de ce que s'imaginent les insensés d'ici-bas, est le jugement de Dieu après cette vie ; il est prêt à souffrir la mort pour amener un seul pécheur au salut. » C'est l'Apôtre de l'amour divin, le véritable Ami de Dieu. « Ceux qui ont regardé comme lui dans l'origine, continue la voix, sont si rares dans le monde que je n'ose te le faire voir ; tu en serais consterné. » La figure de l'Ami de Dieu, en lutte avec les puissances du mal dans la chrétienté déchue, demeure unique en son genre devant les yeux de l'homme. Par elle se termine la vision des neuf roches.

La voix céleste accompagne ces tableaux de sombres prophéties. Jamais Dieu, dit-elle, n'a offert plus libéralement sa grâce à qui se donnerait résolument à lui. Même les juifs et les païens pieux, que l'ignorance seule empêche de se convertir, il les sauve au moment de leur mort par des voies mystérieuses ; il leur inspire la vraie foi et le désir du baptême, et agrée leur bonne volonté et leur mort douloureuse en place du sacrement s'ils n'ont pu le recevoir. Plus miséricordieux encore envers la chrétienté, il lui pardonne sans cesse, dans l'espoir qu'elle finira par s'amender. Il vient de l'avertir dans sa bonté par des épidémies ; à quoi cette leçon lui a-t-elle servi ? Les juifs ont souffert la mort pour leurs crimes secrets, mais n'est-ce pas la rapacité des chrétiens qui a allumé leurs bûchers ? Hélas, le monde devient pire de jour en jour. Depuis longtemps Dieu a voulu le faire périr comme du temps de Noé, alors qu'il n'a sauvé que huit hommes pour créer une humanité nouvelle ; mais le Fils est intervenu et a obtenu un sursis. L'heure fatale n'est pas encore venue ; mais certains signes annoncent qu'elle est proche. L'ivraie de l'hérésie lève déjà ; le péché n'est plus tenu pour péché : fuyez sous la croix de Christ, chrétiens au cœur simple ! Les paysans sont pleins d'arrogance et de pensées diaboliques ; l'envie, la haine, les passions sanguinaires possèdent le cœur des hommes : de grands massacres pourraient bien tantôt épouvanter le monde. Le Père ne peut attendre davantage ; sa justice s'y oppose. Bientôt il fera taire sa miséricorde ; les prières de ses amis cesseront et il vengera son Fils des outrages dont on l'accable. Le châtimement de la chrétienté sera si terrible qu'elle s'en tordra les bras de désespoir.

Ces instructions données, la voix céleste prend congé de l'homme : « Il faut à présent nous quitter. Sache que Dieu te traitera comme tous ses chers amis avant toi : tu porteras jusqu'à ta mort une croix cachée ; c'est elle qui te servira d'enseignement, car je ne te parlerai plus. » L'homme subira donc la loi commune, les souffrances physiques et morales, ces dernières, les plus douloureuses de toutes, seront son partage ici-bas. Il se résigne à son sort et termine son ouvrage en exprimant l'espoir que personne ne découvrira de son vivant « par qui Dieu a écrit ce livre ».

Ici nous rentrons dans le récit de l'autobiographie [*Histoire de ma conversion*]. Merswin y mentionne également la grande vision de l'« origine » et termine par elle l'histoire de sa conversion. « Tu resteras encore en ce monde, lui dit la voix, d'après cette relation, jusqu'à ce que tu aies vu les merveilles que Dieu accomplira dans la chrétienté. Quoi qu'il fasse, en toi-même ou dans le monde, accepte tout avec reconnaissance et résignation. Mène la vie d'un simple et honnête chrétien, et personne ne se doutera des œuvres intimes que Dieu a produites et produira encore en toi. Les tentations diverses dont tu as tant souffert ne t'éprouveront plus autant qu'autrefois, la vue des égarements de la chrétienté et d'autres spectacles encore, auxquels tu assisteras, seront à l'avenir ton épreuve et ta croix. » C'est, avec quelques détails de plus, le même langage que dans le *Livre des neuf roches*.

Ce livre était entièrement achevé quand l'auteur y ajouta un dernier trait de sa vie intérieure. Depuis la vision finale un grand changement s'était fait en lui. Aux jours d'exaltation avait succédé une période de prostration complète ; la voix s'était tue, les dons surnaturels s'étaient évanouis, les sombres tentations avec leurs souffrances indicibles étaient revenues. Il accepte cette affliction, et sachant bien que Dieu ne l'a pas affranchi de ses tentations, il se résigne à les voir reparaître jusqu'à sa mort, aussi douloureuses que Dieu voudra, car il ne demande qu'à souffrir. – C'est dans ces dispositions d'esprit, dans cet état d'abattement et de résignation, qu'il nous quitte à la fin de son livre.

Extrait de « Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland »,
Annales de l'Est, 1890

INSULA VIRIDIS

DAS GRÜNE EILAND

THE GREEN ISLAND

L'ÎLE VERTE

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont est une publication en ligne du site
D'Orient et d'Occident

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2007